

CATHOLICISME AUX BORDS DU RHIN.

En terminant ma dernière lettre, je vous disais que pour parvenir à faire quelque chose chez nous, dans tout ce qui peut prêter à notre gouvernement l'occasion de s'y mêler, il faut agir et ne jamais négocier. On n'a pas suivi cette voie, voilà la grande faute commise par notre coadjuteur, Mgr. de Geisel. Nous le disons avec toute la réserve que nous impose notre position comme catholiques vis-à-vis de notre premier pasteur, avec toute la vénération que nous inspirent et les vertus et la pureté des intentions de ce vénérable prélat; mais, cette réserve faite, nous ne pouvons nous taire, car l'avenir dépend de notre franchise. Mgr. de Geisel s'est trompé dans les moyens qu'il a cru devoir prendre pour arriver à son but, ainsi que sur les hommes auxquels il a accordé sa confiance et dont il aurait dû se méfier. Il s'est trompé en croyant qu'il accomplirait la mission difficile que le Saint-Siège lui a confiée de régénérer le diocèse de Cologne, en agissant toujours d'un commun accord avec le Gouvernement, en ne faisant aucun acte qui n'eût reçu préalablement l'approbation de Berlin. Il s'est trompé enfin en se fiant, soit sur les bonnes intentions de notre roi, soit sur les belles promesses et les protestations de bienveillance que lui donnaient au commencement nos ministres.

De cette erreur fondamentale sont venus tous les embarras dans lesquels il se trouve maintenant et qu'il reconnaît lui-même. Voici les faits qui viennent à l'appui de ce que j'avance. Sans doute, ce qui importait le plus, c'était la nouvelle organisation de notre grand séminaire de Cologne, dans lequel le directeur et les trois professeurs étaient de chauds partisans des doctrines d'Hermès, et en outre des hommes peu instruits. L'esprit qui animait ces messieurs était tel que Mgr. Clément-Auguste, ne pouvant les destituer sans le consentement du Gouvernement, se vit obligé de faire donner par des prêtres choisis à cet effet des leçons de théologie aux séminaristes qu'il réunissait dans son palais. D'après les stipulations de la convention conclue entre Mgr. de Geisel et le Gouvernement, le prélat s'était expressément réservé la destitution et la nomination des professeurs de son grand séminaire. Tout le monde s'attendait donc à voir s'opérer une régénération totale du personnel. Mais il n'en fut rien. Après un an d'attente, Mgr. de Geisel nomma un professeur, M. Lentzen, à une cure, et lui donna pour successeur M. Meckel, jeune prêtre très instruit et opposé aux docteurs hermésiens. Ce changement fut de toute nécessité. M. Lentzen donnait par sa conduite une prise légitime à la critique même la moins sévère.

Voilà à quoi se borna tout ce qui fut fait au grand séminaire: M. Reber, autrefois professeur hermésien éminent, malgré sa soumission aux décisions dogmatiques du Saint-Siège, continue d'enseigner d'après le système condamné, par la raison toute simple qu'il ne sait pas autre chose; M. Gau, le sous-régent, homme faible, qui se laisse dominer par les autres, et enfin M. le chanoine Waltz, président, qui, dans le temps, a fait cause commune avec ses collègues du chapitre contre Mgr. Clément-Auguste, en fait autant. Ces trois professeurs sont restés en place, et ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour empêcher M. Meckel de gagner de l'influence sur les élèves. Comme ils n'y parviennent cependant pas entièrement, il en résulte une scission vraiment déplorable parmi les jeunes ecclésiastiques, scission qui du séminaire passe dans le ministère, et qui perpétuera ce que l'on peut appeler avec raison le *chancré* de notre diocèse.

Nous ne connaissons pas les motifs qui ont déterminé notre coadjuteur à laisser subsister jusqu'à présent un si triste état de choses; mais nous croyons ne pas nous tromper en supposant que c'est une suite du système qu'il suivit dès son arrivée à Cologne, de ne froisser personne, d'aplanir les difficultés par des négations et de ne pas se mettre en opposition ouverte avec le Gouvernement, qui, malgré les concessions faites par le prélat, s'arroge cependant le droit d'intervenir maintenant dans les mutations à faire parmi le personnel enseignant du grand séminaire. Certes, les hommes qui pourraient être appelés comme professeurs au grand séminaire ne manquent pas; nous n'en nommerons qu'un seul, dont il a été plusieurs fois question, c'est M. Schumacher, auteur d'un catéchisme excellent et d'une histoire sainte pour l'enseignement primaire; M. Schumacher est maintenant attaché à l'Académie noble de Bedburg. Nous savons que Mgr. Geisel a eu l'intention de l'appeler dans son grand séminaire, mais il a reculé devant les difficultés qui s'opposaient à l'exécution de ce projet, difficultés provenant, d'une part, du Gouvernement, et de l'autre, de ces hommes du chapitre qui ont su capter la confiance de notre coadjuteur.

C'est tout autrement qu'a agi Mgr. Arnoldi, dans une occasion pareille. Le grand séminaire de Trèves était entièrement sous l'influence des hermésiens, et deux des plus chauds partisans de cette secte, M. Biunde et Rosembaum, y étaient professeurs. Mgr. Arnoldi, dès qu'il eut pris en mains l'administration du diocèse, comprit la nécessité d'éloigner ces deux hommes d'une position si importante. Comme il n'avait ni demandé ni obtenu une concession quelconque du Gouvernement, il aurait dû, selon l'usage établi, demander l'autorisation de Berlin pour opérer ce changement dans son séminaire. Mais prévoyant l'opposition qu'il rencontrerait, et n'étant devant les yeux que le bien de son diocèse, il résolut de passer outre et d'agir. Il offrit donc à MM. Biunde et Rosembaum des cures, ne leur donnant que peu de jours pour réfléchir, et leur déclarant que s'ils n'acceptaient pas, il les destituerait sans leur donner d'autres places. Effrayés de cette fermeté de leur évêque, les deux professeurs acceptèrent, et Mgr. Arnoldi nomma aux deux chaires vacantes deux jeunes ecclésiastiques zélés et instruits, dont l'un avait fait ses études au collège Germanique, à Rome, tous deux opposés au système hermésien. Il donna alors connaissance au Gouvernement de ce qu'il venait de faire, et réclama le traitement pour les nouveaux professeurs. Cette conduite excita un halo général dans cette bureaucratie prussienne qui veut tout réglementer, et qui est on ne peut plus jalouse de son pouvoir. Des lettres fulminantes arrivèrent de Coblentz, siège du gouvernement provincial, et de Berlin. On réprimanda l'évêque d'avoir méconnu ses devoirs envers le Gouvernement, d'avoir outrepassé ses pouvoirs, et on exigea de lui de révoquer tout ce qu'il venait de faire. La réponse de Mgr. l'évêque de Trèves fut aussi digne que ferme. "S'il était vrai, disait le prélat, qu'il n'avait pas observé l'usage établi jusqu'alors, il trouvait une excuse suffisante à sa conduite dans les circonstances qui avaient exigé avec une impérieuse nécessité qu'il opérât sans délai ces changements dans son grand séminaire. Comme évêque, ajoutait-il, il devait certainement mieux connaître les personnes aptes à enseigner la théologie dans son séminaire que le Gouvernement. Du reste, il déclarait ne pouvoir en aucune manière revenir sur ce qui avait été fait; les cours ne pouvaient être interrompus; et il réclama une seconde fois le traitement dû aux nouveaux professeurs." Après plusieurs lettres et réponses, l'affaire en resta là, et le Gouvernement donna l'ordre de payer leur traitement à ceux que l'évêque avait nommés. C'est ainsi qu'on agit à Trèves. Malheureusement il n'en est pas de même à Cologne, où l'affaire du petit-séminaire réclame aussi tous les soins du coadjuteur. Je laisse cela pour une autre lettre.

X.
P. S. Le voyage de Mgr. Clément-Auguste à Rome occupe chez nous tout le monde. On se perd en conjectures sur le but et les causes de ce voyage. Sans vouloir être indiscret et sans prétendre connaître du vénérable archevêque de Cologne, je crois pouvoir dire que ce voyage n'a pas été une partie de plaisir ni un voyage de curiosité ou de santé, comme le veulent certaines personnes. Mgr. Clément-Auguste n'a jamais rien fait qui n'eût un but sérieux; il a à cœur l'état du troupeau que Dieu lui a confié en l'élevant sur le siège de Cologne; il voit avec peine que les fruits de ses travaux, de sa fermeté et de ses souffrances, sont sinon perdus, du moins encore loin de répondre à son attente. Rien n'était plus naturel que le désir qu'il a dû avoir de communiquer ses peines et ses craintes au Père commun des fidèles. On sait de quelle manière il a été reçu, et sans doute le cœur paternel du Saint-Père aura donné de grandes consolations au courageux et inflexible confesseur de la vérité.

Le morceau suivant pourra paraître assez piquant à nos lecteurs. Mais pour en bien saisir le sens, il est bon de se rappeler que, depuis la fin du dernier siècle, le philosophisme n'osant pas attaquer directement la religion catholique et l'épiscopat, a choisi en France les jésuites pour point de mire, et, sous le nom de ces derniers, il cache, comme sous un voile, les coups qu'il veut porter à l'Eglise. M. Eugène Sue s'est fait l'organe et l'interprète du philosophisme dans une série de feuilletons intitulés: *Le Juif-Errant*. M. Ch. Muret répond à M. Eugène Sue avec beaucoup d'esprit:

"Voyez un peu le sort d'un infortuné qui ajouterait foi pleine et entière aux contes bleus ou noirs du *Juif-Errant*! On nous assure qu'il s'en est trouvé un, dans cette ville de Paris, la plus éclairée de l'univers, il s'appelle Phacide Boniface Durand. C'est un bourgeois éminemment pai-